

# INTRODUCTION JOUER LE JEU ?



ANNE BARDOT-CAMBOT ET LAURENCE TRANOY

« L'interdisciplinarité large, permettant d'aborder d'emblée la complexité d'un objet d'étude hybride à travers les points de vue des disciplines naturalistes et sociales, représente un réel défi scientifique, tant la formation académique tend à produire des "spécialistes", conditionnés à des raisonnements disciplinaires réductionnistes. D'un point de vue institutionnel, la promotion des chercheurs et surtout des universitaires engagés dans ce type de recherches, considérées comme annexes vis-à-vis du cœur de chaque discipline, reste toujours aléatoire. Il en est de même du recrutement, au CNRS ou à l'Université, de jeunes doctorants ayant travaillé sur de telles thématiques<sup>1</sup>. »

Comme le rappelle ce bilan contrasté dressé en 2011 par Franck-Dominique Vivien et Tatiana Muxart, la mise en œuvre d'une recherche interdisciplinaire reste aujourd'hui un « défi scientifique », en dépit des intentions largement exprimées par les institutions. À La Rochelle, l'intégration récente de l'équipe Estran<sup>2</sup>, composée d'historiens et d'archéologues, au sein de l'UMR LIENSs<sup>3</sup>, initialement vouée aux sciences de l'environnement (biologie, écologie, géophysique), est une première étape structurelle dans le développement d'une interdisciplinarité large autour du littoral, principal objet d'étude du laboratoire, désormais UMRI, Unité Mixte de Recherche Interdisciplinaire.

Dans ce cadre nouveau de travail, nous avons initié en décembre 2011, à l'UFR FLASH (Faculté des Lettres, Langues, Arts et Sciences Humaines), une journée d'étude placée sous l'intitulé « L'environnement en mémoire. Marqueurs, outils et perspectives ». Elle a eu pour objectif de provoquer une rencontre entre historiens et environnementalistes sur un terrain

où pouvait s'engager une réflexion commune. Pour cela, les communicants devaient envisager les indicateurs environnementaux comme des passerelles entre les sciences humaines et les sciences naturelles en identifiant ce que chaque discipline, dans son champ propre d'investigation, apporte à la restitution d'un littoral ou plus globalement d'un paysage. Pour chaque intervention étaient attendus des résultats, des limites et/ou des perspectives<sup>4</sup>.

Loin de nous la présomption d'activer une démarche novatrice puisque les vœux d'interdisciplinarité sont martelés depuis au moins trois décennies dans nos domaines de recherches. Il ne manque d'ailleurs pas de publications pour faire état de la théorie et de ses mises en pratique. Cependant, force est de constater que l'apparente évidence ne se manifeste pas toujours concrètement dans la réalité quotidienne de la recherche, avec l'aisance que nous pourrions en attendre à l'aune des expériences passées.

Nous sommes confortées dans notre réflexion par la création du Réseau Thématique Pluridisciplinaire « Histoire de l'environnement », au début de l'année 2010, à l'initiative conjointe de l'Institut national des sciences humaines et sociales et de l'Institut écologie et environnement. Le RTP rappelle, en effet, dans la présentation de sa mission que « beaucoup reste cependant à faire pour que les chercheurs pratiquant l'histoire de l'environnement mais issus de formations diverses, parviennent à dialoguer aisément et à surmonter les barrières méthodologiques et les différences d'échelle temporelles et géographiques. Y contribuer sera l'un des objectifs principaux du RTP<sup>5</sup> ». Nous proposons d'étendre cette assertion au large champ du dialogue entre les sciences humaines et les sciences de l'environnement.

En France, l'impératif environnemental affiché dans nos sociétés postmodernes s'est introduit tardivement en histoire, alors que cette dimension est devenue une figure imposée dans la chorégraphie archéologique de ces deux dernières décennies<sup>6</sup>. Ainsi, la problématique environnementale née sous l'impulsion des travaux pionniers d'Emmanuel Le Roy Ladurie est restée un temps sans prolongements jusqu'aux recherches actuelles de Grégory Quenet<sup>7</sup>. Dans le domaine de l'archéologie pourtant, l'environnement a bénéficié d'un contexte de recherches pluridisciplinaires favorisant la navette entre des champs de recherche strictement naturalistes et d'autres proprement anthropologiques. Si les périodes préhistoriques et protohistoriques se sont naturellement inscrites dans l'héritage des précurseurs du XIX<sup>e</sup> siècle et ont largement intégré ces nouvelles perspectives, les périodes historiques, selon leurs spécificités, ont pu rester plus longtemps à la marge des réflexions sur les interactions homme/milieu, comme prisonnières de l'abondance de sources immédiatement accessibles. Rappelons à ce propos que la section 31 (INEE) du CNRS affiche comme thème « Hommes et milieu : évolution, interactions », tandis que la section 32 (INSHS), « Mondes anciens et médiévaux » ne laisse pas apparaître cette orientation dans ses thématiques et qu'elle est absente, contrairement à la 31, de la section interdisciplinaire 52.

Les écofacts ont engendré des disciplines – palynologie, anthracologie, carpologie, archéozoologie, xylologie, géoarchéologie – qui ont largement contribué à renouveler nos connaissances historiques. Mais, comme nous sommes nombreux à le déplorer, ces analyses sont trop souvent juxtaposées aux données proprement archéologiques dans les rapports de fouilles et les publications, même les plus récentes<sup>8</sup>. Pour passer outre ce constat, « L'environnement en mémoire » voulait proposer une réflexion sur les disciplines elles-mêmes, sur les transferts de problématiques et sur les croisements des méthodes de recherche. Ainsi, cette journée était l'opportunité de tester une démarche interactive en intégrant le facteur « temps », dont l'appréciation varie en fonction des disciplines et les échelles en fonction des outils utilisés pour l'aborder. La problématique a été ainsi posée : comment des sources biologiques ou environnementales, au sens large, peuvent participer à la restitution historique d'un paysage et comment, réciproquement, les mobiliers archéologiques peuvent aider à définir un paysage ancien et comprendre ses évolutions récentes. Cette réunion a rassemblé des chercheurs d'horizons institutionnels différents (Université, CNRS, Inrap) et a fait une large place aux jeunes chercheurs.

Dans le domaine de l'histoire, l'archéologie occupe une place singulière liée aux modalités de production des données. En effet, durant ces trois dernières décennies, l'archéologie préventive a joué un rôle majeur dans leur acquisition puis leur traitement par des spécialistes d'horizons disciplinaires différents. Cependant, la nouvelle structuration de l'archéologie préventive en France depuis 2003 représente une menace directe à la construction de l'interdisciplinarité, tant les études et analyses connexes diminuent, voire disparaissent, dans un contexte fortement concurrentiel. Lorsqu'elles existent, il est à craindre qu'elles perdent leur cohérence faute de coordination scientifique. Qu'advient-il alors de « l'environnement en mémoire » ?

Dans ce contexte, nous avons souhaité publier des travaux discutés à l'occasion de cette rencontre parce qu'ils reflètent les potentialités du travail interdisciplinaire sans dénier le poids de nos constructions intellectuelles individuelles, fondées sur nos formations et nos appartenances disciplinaires respectives. La majorité des communicants a approuvé la proposition, d'autres se sont joints a posteriori. Tous ont accepté d'affronter les difficultés inhérentes au projet dont la réussite était conditionnée par un préalable : dépasser le cloisonnement académique du champ disciplinaire de chacun (histoire, archéologie, archéozoologie, palynologie, géologie et biologie marine, géomorphologie, sédimentologie). L'exercice supposait, pour certains, de reconsidérer des données désormais acquises et publiées, selon l'angle d'approche que nous avons proposé (A. Bardot-Cambot et V. Forest ; Cl. Poirier ; J. Argant), pour les autres, d'intégrer des données inédites dans la perspective plus large imposée par le thème de la journée (V. Forest et M. Cheylan ; E. Goubert et R. Arthuis ; Th. Sauzeau ; M. Bochaca ; S. Persisse ; P. Caillosse). Il convenait également d'adopter un langage respectant la rigueur scientifique propre à la spécialité tout en se rendant accessible à une communauté hétérogène. D'ailleurs, nous n'avons pas jugé opportun, lors des présentations orales, de nous imposer une définition de chacune de nos disciplines, de leurs méthodes, de leurs champs d'application car le cadre d'une telle journée d'étude ne le permet pas dès lors que ça n'en est pas le thème initial. Néanmoins, pour certains auteurs, un questionnement disciplinaire sur leur démarche heuristique s'est avéré inévitable (A. Bardot-Cambot, V. Forest, M. Cheylan, M. Bochaca).

« Du conchylioreste à l'environnement : de la nature à l'homme, de l'homme à la nature » : à partir de données archéoconchyliologiques récentes et d'autres déjà synthétisées, du Néolithique à l'époque

moderne, Anne Bardot-Cambot et Vianney Forest abordent l'histoire de la consommation des coquillages, et indirectement celle des peuplements de taxons, de la nature des fonds marins et de la localisation du trait de côte. Ils interrogent ainsi les poids respectifs du facteur environnemental (présence et localisation des espèces selon leur écologie), du facteur humain (goût et techniques de pêche) et du facteur archéologique (notamment la localisation topographique des sites). Ils insistent sur la nécessité d'une démarche non réduite à un échange de données brutes. Le mobilier archéologique et les sources écrites fournissent des données biologiques ; l'analyse critique de ce corpus est obligatoire afin de déterminer les modalités de l'intervention humaine dans sa constitution. Les auteurs plaident donc, dans l'idéal, pour le développement d'un « penser ensemble » qui devient de plus en plus impératif, tant les champs de connaissances s'accroissent vertigineusement et deviennent impossibles à maîtriser par un seul. Ainsi, l'archéozoologue, un pied dans la zoologie, un pied dans l'archéologie, est directement concerné.

La collaboration de Vianney Forest, archéozoologue, Inrap Méditerranée, et de Marc Cheylan, maître de conférences à l'EPHE-SVT, encourage ce type d'avancée synergique en étudiant les causes de la disparition ou du recul de certaines espèces : « Les lièvres, les tortues et l'aurochs : une histoire archéozoologique en Languedoc-Roussillon. » Pour chacun de ces taxons, perçus par les découvertes archéologiques à partir du Néolithique, les deux chercheurs se confrontent à l'action prédatrice directe de l'homme, mais aussi au rôle destructeur des activités anthropiques et de leurs effets secondaires sur l'environnement. Simultanément, ils réfléchissent aux évolutions « naturelles » autonomes dont la plus originale ici serait l'exemple de « concurrence » zoologique qui ressort apparemment des histoires du lièvre brun et du petit lièvre disparu. En livrant chacun leurs interprétations, non forcément convergentes, ils laissent au lecteur la liberté de sa réflexion. Nous lisons leur démarche comme une manière de rappeler qu'il n'existe pas une interprétation univoque des faits. Elle contraste par ailleurs avec la tentation de produire des textes impersonnels, assenant dans un langage roboratif, des interprétations globalisantes, qui emportent le détail et la nuance.

D'autres disciplines sont depuis longtemps sollicitées en archéologie pour participer à la restitution des activités humaines et des environnements exploités. Le champ d'application de ces recherches est en constant renouvellement à la faveur des avancées méthodologiques. La mémoire de l'environnement se

révèle à la lecture de sources qui peuvent se dérober à l'œil, comme les pollens, et dont l'étude participe de cette quête infinie du « mieux », telle que l'évoque Jean-Paul Demoule dans son article « Les pierres et les mots : Freud et les archéologues<sup>9</sup> ». Ainsi Jacqueline Argant, palynologue, établit-elle la connexion entre les coprolithes et les pollens et, de manière plus inattendue et novatrice, entre les mollusques et les pollens dans « Archéologie et paléoenvironnement. Contribution des apports ponctuels : palynologie des coprolithes et des coquillages ».

Si « l'archéologie, depuis maintenant vingt ou trente ans, apporte de l'eau au moulin des enquêtes dédiées à la genèse des territoires, à l'aménagement des espaces et à l'anthropisation des milieux », comme le rappelait récemment Philippe Leveau<sup>10</sup>, les sources historiques demandent à être davantage impliquées dans des dossiers jusqu'à présent réservés aux paléo-écologues. Le travail mené par Clément Poirier, « Mémoire écologique des mollusques et des foraminifères benthiques de la baie de Marennes-Oléron depuis 2 000 ans », démontre que l'évolution, dans le temps, de données biologiques (mollusques et foraminifères) permet d'identifier des changements écologiques pour lesquels l'impact anthropique est évident. L'étude porte sur le littoral des Pertuis charentais, caractérisé par un « drapage vaseux superficiel » qui recouvre du sable. Ce travail a établi et daté plusieurs phases de dépôt vaseux mises en relation avec des événements climatiques et des activités agricoles entraînant l'érosion des sols (déforestations), depuis 2 000 ans et particulièrement à la fin de l'époque moderne. La recherche de Clément Poirier illustre la manière dont les Sciences de la Terre révèlent la genèse d'un paysage en convoquant une interprétation historique. Cette étude ouvre un futur dialogue interdisciplinaire dans lequel historiens et écologues pourront confronter leurs approches du territoire.

Comme le dit l'historien moderniste Thierry Sauzeau – à l'autre extrémité de l'arc interdisciplinaire –, « la valeur ajoutée pluridisciplinaire est [...] évidente pour l'étude de tels territoires ». Dans un espace élargi, comparé à l'étude précédente, il aborde la thématique de « La Saintonge maritime : trajectoire, marqueurs et patrimoines d'un écosystème ancien (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle) », en mobilisant une grande variété de sources historiques : les structures de pêcheries, la cartographie ancienne couplée à la topographie et à la toponymie, et les données statistiques (fiscalité, échanges de marchandises, mouvements de navires entrants et sortants). Par son approche, il démontre que ce corpus permet d'écrire une histoire autonome des mutations des paysages côtiers « inconstants,

soumis aux caprices de la nature et aux interventions humaines, pas toujours bien maîtrisées ». Par là même, il pointe la complexité d'un système au sein duquel cause et conséquence, nature et culture s'ordonnent selon des combinaisons variables qu'il n'est pas toujours possible d'identifier. L'enjeu interdisciplinaire prend alors tout son sens lorsqu'il s'agit de proposer une vision dynamique d'un paysage littoral.

L'expérience menée sur la Loire par Rémy Arthuis et son équipe est un modèle récent d'enquête collaborative entre historiens et environnementalistes. Les données géologiques brutes ont été corrélées aux datations absolues (radiocarbone) et aux sources archéologiques, historiques et environnementales. Cette multiplication des points de vue autorise un « Essai de reconstitution paléogéographique de la Loire par l'étude de la documentation existante » depuis le Néolithique. Une des originalités de ce travail repose sur l'aisance des chercheurs à faire feu de tout bois et à fonder leur analyse sur un corpus disparate, constitué de documents n'ayant pas vocation initiale à traiter de l'évolution paléo-environnementale d'un fleuve (sondages géotechniques, rapports de fouilles, par exemple). Ainsi, au risque de réitérer le désormais poncif de « l'interaction homme/milieu », soulignons que la démarche entreprise contribue pleinement à écrire l'histoire mêlée du paysage ligérien et des sociétés riveraines de l'estuaire.

L'histoire des sociétés interroge directement leur rapport sensible à l'environnement. C'est sur cette mémoire sociale, du climat en particulier, que se penche Sébastien Périssé, en passant « De la chronique à l'histoire de l'environnement : aléas climatiques et fluctuations des récoltes en Saintonge aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles ». Le traitement des sources historiques utilisées par l'auteur montre comment l'environnement et ses manifestations, parfois violentes, sont

conservés en mémoire : une mémoire « émotive », celle des événements transfigurés par la perception culturelle, et une mémoire « rationnelle » inscrite dans les témoignages fiscaux, les comptes des récoltes, les variations des échanges. Sébastien Périssé offre une nouvelle illustration de la démarche historique qui, d'une part, compose avec l'hypertrophie des aléas perçus par le filtre des émotions et, d'autre part, enregistre des réactions dont l'interprétation ne saurait se réduire à l'implication de facteurs environnementaux.

Pierre Caillosse intervient dans cette réflexion par un exemple remarquable : « La chapelle du Verdon en Médoc face à la menace des sables dans les années 1730-1750 : sources écrites et mobilité des sables. » Ici, l'instabilité du paysage est perçue à travers la résistance réitérée des populations. Les témoignages des parades mises en œuvre contre l'ensablement – palissades et plantations des dunes – remémorent alors les rythmes et les mouvements dunaires.

À ces expériences documentaires répond l'injonction de changement de paradigme préconisée par Michel Bochaca à partir des « Marqueurs environnementaux et sources écrites en Bordelais à la fin du Moyen Âge et au début de l'époque moderne ». Le préalable méthodologique, « Quels marqueurs environnementaux chercher, où et comment les chercher ? », met à nu le fil de l'enquête et ses dispositifs dans un espace et à une époque donnés. Il anticipe également sur l'exigence de l'analyse brute qui définit les types d'informations, leurs apports et leurs limites. Cette étape autorise le dernier acte : l'interprétation avisée des souvenirs consignés par les témoins directs ou leurs chroniqueurs. Ainsi, « l'approche va au-delà de la seule histoire du climat : elle induit la prise en compte du jeu de tout un ensemble de facteurs, naturels et anthropiques, mais aussi de leurs interactions systémiques ».

## NOTES

1. VIVIEN FR.-D. et MUXART T., « Le comité scientifique "Sociétés, environnement et développement durable" du programme Environnement, vie et sociétés du CNRS (1999-2002) : une esquisse de bilan », *Natures Sciences Sociétés*, 19, 2011, p. 40-49.
2. Espaces, Sociétés, Territoires des Rivages Anciens et Nouveaux.
3. Littoral ENvironnement et Sociétés - UMRi 7266.
4. À l'heure de publier ces travaux, notre gratitude s'adresse aux modérateurs de la journée d'étude, le géologue Éric Chaumilon et l'historien Francis Tassaux qui acceptèrent de jouer le jeu.
5. [<http://www.cnrs.fr/inshs/recherche/RTP%20Environnement/presentation.htm>].
6. Se reporter par exemple aux travaux en histoire de Grégory Quenet sur les origines, les enjeux et les perspectives de l'histoire environnementale et d'Emmanuel Garnier sur le climat ; voir également la synthèse de Stéphanie Thiébault, *Archéologie environnementale de la France*, Paris, La Découverte, 2010.
7. LOCHER F. et QUENET G., « L'histoire environnementale : origines, enjeux et perspectives d'un nouveau chantier », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 56-4, octobre-décembre 2009, p. 7-37.
8. Voir Frédéric Trément dans l'appel à communication du colloque AGER 2014, ou encore HESNARD A., « Archéologie et géoarchéologie maritime en Méditerranée et sur l'Arc atlantique », dans HUGOT L. et TRANOY L. (éd.), *Les structures portuaires de l'arc atlantique dans l'Antiquité*, Bordeaux, Éditions de la Fédération Aquitania, suppl. 18, 2010, p. 153, pour ne citer que deux exemples.
9. DEMOULE J.-P., « Les pierres et les mots : Freud et les archéologues », *Alliage*, n° 52, octobre 2003, mis en ligne le 14 septembre 2012, URL : [<http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=4017>].
10. CARPENTIER V. et LEVEAU Ph., *Archéologie du territoire en France. 8 000 ans d'aménagements*, Paris, coll. « Archéologie de la France », La Découverte/ Inrap, p. 10.

